

République Atlantique. Double conscience, liminalité et modernité/colonialité à la fin du XVIII^e siècle (1754-1788)

Thèse soutenue sous la direction de André C. Drainville (Université Laval,
Canada) le 11 octobre 2016.

Régis Coursin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lrf/1719>

DOI : [10.4000/lrf.1719](https://doi.org/10.4000/lrf.1719)

ISSN : 2105-2557

Éditeur

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

Référence électronique

Régis Coursin, « République Atlantique. Double conscience, liminalité et modernité/colonialité à la fin du XVIII^e siècle (1754-1788) », *La Révolution française* [En ligne], 12 | 2017, mis en ligne le 15 septembre 2017, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lrf/1719> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lrf.1719>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

© La Révolution française

République Atlantique. Double conscience, liminalité et modernité/colonialité à la fin du XVIII^e siècle (1754-1788)

Thèse soutenue sous la direction de André C. Drainville (Université Laval, Canada) le 11 octobre 2016.

Régis Coursin

- 1 Ce travail est né d'une surprenante correspondance entre deux hommes : William E. B. Du Bois, un Noir américain vivant dans la société post-Reconstruction, et Jacques-Pierre Brissot de Warville, un fils de bourgeois de province évoluant dans la société française au crépuscule de l'Ancien Régime. Du Bois avait tiré de sa propre expérience le concept de « double conscience », lui qui ne se sentait ni Noir, ni Américain, tout en étant les deux à la fois. Il se décrivait comme un être amphibie, vivant une vie double, pris en étau entre les deux mondes de sa conscience. Il s'était rendu compte qu'il existait entre son désir d'être un Américain à part entière et sa réalité un « voile », qu'il appelait la « ligne de partage des couleurs »¹. Cette ligne l'empêchait de faire coïncider l'image positive et éminemment inclusive qu'il se faisait de lui (être Américain), avec l'image négative et résolument excluante que la société lui renvoyait (être Noir). Il me semblait de prime abord revoir les traits de cette double conscience chez Brissot, d'où ma question : peut-on dire que Brissot est atteint de « double conscience », et si oui, laquelle ?
- 2 Sans perdre de vue les variantes et variations de la société d'Ancien Régime sur le long court, on ne peut la penser au temps de Brissot, et ce en dépit des mutations profondes qui l'ont affectée, en dehors de la ligne de fracture qui la traverse, fondée sur l'honneur (et ses déclinaisons, le sang, la lignée, etc.), l'apanage de la noblesse. Cette dernière répond à deux critères essentiels : elle renvoie à une qualité inhérente et à un style de vie qui en découlent, ce qui fait du noble à la fois un homme de qualité et de condition². En deçà de cet ordre, il y a le commun et, de ce dernier, une frange se distingue tout

particulièrement : la bourgeoisie. Ce qu'il est important de souligner dans notre cas, c'est sa position liminale. Michel Vovelle définit le bourgeois comme un propriétaire, « un oisif vivant de ses rentes³ » et, plus encore, « un roturier vivant noblement⁴ ». Le bourgeois n'est ni noble, car il n'en a pas les qualités, ni roturier, car il n'en a pas la condition. Guy Chaussinand-Nogaret élargit la perspective, puisqu'il considère le bourgeois du XVIII^e siècle comme un noble en puissance⁵. Mais, pour gagner ses lettres, il doit passer par l'épreuve des faits. Et le fils de bourgeois qu'est Brissot, fort de son éducation et attiré par les Lumières de son temps, choisit pour terrain de consécration le champ littéraire.

- 3 Le monde des lettres dans lequel Brissot prend place contraste avec celui de ses devanciers. Un siècle auparavant, Pierre Bayle le décrit comme un « État extrêmement libre », un « Empire de la vérité et de la raison [...] où chacun y est tout ensemble souverain et justiciable de chacun⁶ ». Au XVIII^e siècle, la République des lettres avait subi un changement majeur, inauguré au siècle précédent : elle avait été incorporée, ce qui voulait dire qu'elle reproduisait en son sein, et à sa manière, la ligne de fracture de la société d'Ancien Régime. Brissot avait en tête cette république dépeinte par Bayle qui, à son époque, n'en avait plus du tout les allures. Son histoire est celle d'une tentative d'ascension manquée, dans laquelle ses désirs d'intégration à la République des lettres et à sa modernité butent sur la réalité. Lui qui se voyait comme un noble d'esprit, et lui qui voyait Paris comme un « théâtre digne de [lui]⁷ », se voyait exclu du Parnasse littéraire, cantonné à habiter la partie basse et exceptée de la République des lettres⁸. Brissot était une des victimes de son mensonge d'intégration, de ce refus d'intégrer en acte des êtres qu'elle a assimilés en principe. Lui, l'homme du peuple cultivé qui aspirait à devenir un homme de lettres en place, était un aventurier littéraire : ni noble, ni vulgaire littéraireur.
- 4 Brissot n'était pas le seul à souffrir de double conscience. D'autres avaient comme lui succombé au mirage des hauteurs. Ils étaient des « méclassés », des hommes du peuple en quête de fortune et de gloire, mais vivant dans la misère et dans l'indifférence des plus grands. Ils avaient le mérite sans la position, étaient des hommes du peuple dignes des honneurs, actés dans les faits mais non en droit. Parmi eux, il avait connu Marat, Mercier ou Gorsas. D'autres, comme Pelleport, Palissot de Montenois ou Mirabeau, étaient menacés par le vertige de la chute. Ils faisaient partie quant à eux des « déclassés » : hommes de qualité, ils ne parvenaient pas à maintenir leur rang et à faire l'épreuve de leur éminence dans le champ littéraire. Nobles en qualité, ils ne l'étaient plus en condition, en dépit des efforts pour gagner une place dans leur monde.
- 5 La cohabitation d'une bourgeoisie méclassée et d'une noblesse déclassée dans les marges du champ littéraire venait confirmer l'hypothèse d'une réactualisation de la ligne de fracture, dans laquelle le mérite venait percoler l'honneur jusqu'à troubler la netteté des ordres et des distinctions, la limite de l'intérieur et de l'extérieur, du haut et du bas de la hiérarchie sociale. Mais elle nous montrait également comment l'ensemble de ces hommes de lettres appartenait à une seule et même frange, qualifiée de « méplacée ». Pierre Serna avait restitué les premiers contours de cette frange duale à travers la figure d'un « noble démocrate », Pierre Antoine (d')Antonelle, qu'il analysait par le prisme du « déclassement⁹ ». La particularité du « méplacement » est de réunir en concept deux pans de l'échelle sociale qui l'étaient en fait dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Qu'ils soient bourgeois ou nobles, chacun à sa façon faisait l'expérience de la liminalité psycho-sociale : ni noble, ni vulgaire, appartenant à ces

deux mondes à la fois tout en n'étant effectivement d'aucuns. Leur défaut d'identité découlait d'un défaut de position, d'un manquement de liens (intersubjectifs et symboliques) et d'un manquement de lieu (écart entre le lieu vécu et le lieu imaginé). Ils étaient des « méplacés », des inopportuns, des étrangers de l'intérieur, dans leur société et dans leur propre conscience. C'est dans cette frange que Brissot cultive ses amitiés et qu'il y puise la grande majorité de ses relations : Gaillard, Linguet, Pelleport, Swinton, Serres de La Tour, Court de Gébelin, Pahin de la Blancherie, Mirabeau. Mais sa communauté allait bien au-delà des murs étroits de la « bohème littéraire ». Elle comprenait également en son sein l'aéronaute Pilâtre de Rozier, l'ingénieur Bottineau, le médecin Mesmer, le sourcier Bléton, mais aussi les républicains exilés de Genève, les esclaves noirs... Dans son *Mot à l'oreille des Académiciens de Paris*, Brissot énonce clairement leur dénominateur commun : « Je me range toujours du côté des persécutés¹⁰, » disait-il.

- 6 À cette première facette de sa communauté, résolument *pathique*, et, disons-le, passive – puisque tous subissent le « despotisme monarchique », qu'il soit académique, ministériel, ecclésiastique ou mercantile –, se superpose une communauté *praxique*, dans laquelle transformation de soi et transformation de la société emboîtent le pas à l'élucidation des rapports sociaux de domination. Cet espace social liminal n'est donc pas uniquement un espace négatif, celui de l'indétermination première, de l'impasse positionnelle et identitaire. Il est aussi un espace de réflexivité sociale, un espace dans lequel se joue la résolution psycho-sociale de ses membres, où lutte de classement et élan de subjectivation vont de pair. Brissot nous montre pour sa part comment il passe de la douleur du mensonge à la réalisation de sa promesse. Si la République demeure un vœu pieux dans le monde des lettres de la France d'Ancien Régime, elle n'est pas moins perdue à ses yeux. Il cherche au contraire à la réaliser, car c'est en elle qu'il entrevoit son salut, et celui de l'humanité dans son entier. Cette République renaissante prend l'Atlantique pour terrain. C'est dans cet espace de déplacement qu'il subvertit son méplacé et que se joue son remplacement. Sa République Atlantique était traversée par ce que j'appelle les milieux du passage, milieux de sa résolution identitaire et de communion affective. Ces milieux, témoins de sa communauté retrouvée, sont pour lui la République franc-maçonne, la République commerçante et la République abolitionniste. Si l'aventurier littéraire qu'il était habitait dans les galetas, évoluait dans les cafés, les musées et quelques salons, la subjectivité voyageuse qu'il devenait prenait place dans l'Atlantique. De lieu d'emprise, la liminalité devenait espace de la déprise psycho-sociale, espace où l'exception souveraine était elle-même exceptée.
- 7 Mais, derrière les idéaux grands et généreux, Brissot projetait inconsciemment à d'autres figures le mensonge d'intégration dont il avait été lui-même la victime : c'était le peuple, ce « sauvage qu'il faut éclairer¹¹ », vivant dans une « éternelle ignorance », « perpétuellement l'esclave [...] des gens qui l'entourent, qui lui sont supérieurs et qui maîtrisent son opinion¹² » ; c'était les femmes, d'abord littéraires, qu'il avait « en horreur¹³ », parce qu'elles étaient meublées de « préjugés et d'une science de tradition¹⁴ », puis politiques, car elles lui paraissaient « un monstre, ou tout au moins une précieuse ridicule d'un nouveau genre¹⁵ », et enfin les femmes tout court, « qu'on doit plutôt traiter comme des êtres faibles¹⁶ » ; c'étaient les Nègres, cette « malheureuse et intéressante portion de l'espèce humaine » qu'il est possible d'« élever par l'instruction au rang des hommes » et qui, une fois affranchie, montre « combien le bras libre est supérieur au bras esclave »¹⁷ ; c'étaient les Amérindiens, à travers Peter Ostiquette, un « jeune sauvage » de la tribu des Oneida, qu'il décrit comme un « grand enfant », ce qui

était d'ailleurs à ses yeux « un trait caractéristique des sauvages », tout aussi capables d'éducation que les Nègres, et donc à même de « mettre à portée de civiliser »¹⁸ leurs semblables ; c'étaient enfin les Indiens, qui « n'ont pas même une idée de la liberté », et dont le « despotisme est pour eux le plus sublime des gouvernements »¹⁹. Si la République Atlantique de Brissot rend compte de l'ampleur de l'Atlantique républicaine dans l'entre-deux Révolutions, lieu de convergence des « néo- whigs » anglais, des patriotes genevois, bataves ou américains, elle restitue tout autant la nature de son cosmopolitisme, ce « sentiment de bienfaisance et de liberté universelle²⁰ » tant loué par Brissot. Mais à qui sert au final cette République Atlantique, ses idéaux, ses sociétés, ses savoir-faire, sa modernité ? Ces républicains se donnaient pour mission de relancer le Progrès, de conduire le peuple et le genre humain en avant. Ils représentaient la main et l'esprit de la modernité. Ils avaient désenclavé les Lumières du champ littéraire pour les réaliser. C'est pour cela que le portrait des républicains atlantiques est le contrepoint du tableau de l'humanité mineure imaginée par Kant en 1784 dans son fameux *Qu'est-ce que les Lumières ?* Elle est l'humanité réflexive par excellence et, par extension, la représentante, l'élite du peuple et du genre humain, celle qui parle et agit pour eux, œuvrant simultanément dans les deux dimensions de la société humaine, au niveau domestique et cosmopolite. Dans cette République universelle, il y avait les républicains atlantiques et les autres, des égaux puis des semblables. Il existait donc une humanité majeure, mûre et mature, dont Brissot faisait partie, et une humanité mineure, ignorante et enfantine, qu'il fallait faire avancer. Une nouvelle ligne de fracture assurait l'éminence de Brissot, sanctionnait sa différence, et venait le séparer, lui l'Homme Blanc Cultivé d'Occident, de la part agreste, simple, puérile, arriérée et irrationnelle de l'humanité, ce « non-moi » dont il parvenait à se décharger. Dès lors « qu'on y admet une distinction d'hommes » disait Brissot, « il n'y a plus de République²¹ ». Il n'existait donc plus de République, ou plutôt la République Atlantique se doublait d'une République coloniale, la modernité républicaine d'une nouvelle colonialité, tout comme la serviabilité réciproque et consciente de Brissot se doublait d'un assujettissement inconscient de l'un par l'autre, où ce n'était plus l'autre qui était servi, mais bien soi.

- 8 Il m'a été possible de bâtir cette thèse grâce à la masse de documents réunis dans le « fonds Brissot » des Archives Nationales de Paris, aux études biographiques menées par Jean-François Primo, Eloïse Ellery, Suzanne d'Huart et Leonore Loft, ainsi qu'aux analyses plus circonstanciées de Simon Burrows, Sébastien Charles, Robert Darnton, Frederick A. de Luna, Marcel Dorigny, Bernard Gainot, Annie Jordan, Jeremy Popkin, Marie-Jeanne Rossignol, et Richard Whatmore, aux *Mémoires* et aux *Correspondances* de Brissot éditées par Claude Perroud, ainsi qu'à la presque totalité de ses ouvrages publiés de 1777 à 1788, en plus de son *Mémoire sur les Noirs* (1789) et de son *Nouveau voyage dans les États-Unis de l'Amérique septentrionale, Fait en 1788*.
- 9 Ce travail s'inscrit dans la tradition des études post/décoloniales (celles de Walter Mignolo en particulier²² – avec un fort accent psycho-social, Lacan vu par Fanon²³), teintées par la perspective culturelle de Paul Gilroy²⁴ et celle de l'histoire atlantique de David Armitage²⁵. Il prend pour méthodologie l'« ethnographie multi-située » de Georges E. Marcus²⁶, ainsi que la démarche historique processuelle de Norbert Elias²⁷, le tout traçant les contours d'une « sociologie historique globale²⁸. » C'est en cela qu'il m'a été possible de faire une histoire globale (ou trajective) de Brissot, et de poser les bases d'une « White Atlantic » à la fin du XVIII^e siècle. Théoriquement, il s'agissait de poursuivre le travail entrepris par Césaire et Du Bois sur le déploiement analytique de

la « race » et la « dé-provincialisation » du problème noir²⁹, et ce, en pensant le « colonial » en dehors de l'histoire impériale euro-occidentale et de sa périphérie, à partir du concept charnière de « colonialisme interne » tel que développé par Robert Blauner³⁰.

NOTES

1. William E. B. DU BOIS, *Les âmes du peuple noir* (trad. fr. Magali BESSONE), Paris, La Découverte, 2007, p. 20.
2. Roland MOUSNIER, « Les concepts d'ordres', d'états', de 'fidélité' et de 'monarchie absolue' en France de la fin du XV^e siècle à la fin du XVIII^e », in *Revue historique*, vol. 247, n°2, 1972, p. 295.
3. Michel VOVELLE, *Ville et campagne au XVIII^e siècle, Chartres et la Beauce*, Paris, Éditions sociales, 1980, p. 137.
4. *Ibid.*, p. 135.
5. Guy CHAUSSINAND-NOGARET, *La noblesse au XVIII^e siècle. De la féodalité aux Lumières*, Bruxelles, Éditions Complexes, 1984, pp. 49-50.
6. Pierre BAYLE, *Dictionnaire historique et critique*, Tome I, Volume 2, Rotterdam, Reinier Leers, 1702, p. 859.
7. Claude PERROUD (éd.), *J.-P. Brissot. Mémoires (1754-1784)*, Tome I, Paris, Librairie Alphonse Picard & Fils, 1911, p. 66.
8. Robert DARNTON, « Dans la France pré-révolutionnaire : des philosophes des Lumières aux "Rousseau des ruisseaux" », in *Bohème littéraire et Révolution, Le monde des livres au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 2010, pp. 60-82. Je tiens d'ailleurs à souligner que cette thèse ne compte pas alimenter le « Darnton debate », mais s'y positionner clairement à la lumière de la mise en perspective historique du concept de « double conscience ».
9. Pierre SERNA, *Antonelle, aristocrate révolutionnaire. 1747-1817*, Paris, Éditions du Félin, 1997.
10. Jacques-Pierre BRISSOT DE WARVILLE, *Un Mot à l'oreille des Académiciens de Paris*, 1786, p. 8.
11. Jacques-Pierre BRISSOT DE WARVILLE, *Le sang innocent vengé, ou discours sur les réparations dues aux accusés innocents. Couronné par l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Châlons-sur-Marne, le 25 août 1781*, Berlin, 1781, p. 61.
12. Jacques-Pierre BRISSOT DE WARVILLE, *De la vérité, ou méditations sur les moyens de parvenir à la vérité dans toutes les connaissances humaines*, Neuchâtel, 1782, pp. 265-266.
13. Claude PERROUD (éd.), *J.-P. Brissot. Mémoires, op.cit.*, tome I, p. 126.
14. *Op.cit.*, p. 52.
15. *Op.cit.*, p. 273.
16. Jacques-Pierre BRISSOT DE WARVILLE, *Théorie des lois criminelles*, tome I, Utrecht, 1781, p. 120.
17. Jacques-Pierre BRISSOT DE WARVILLE, *Mémoire sur les noirs de l'Amérique septentrionale, lu à l'Assemblée de la Société des Amis des Noirs, le 9 février 1789*, Paris, 1789, p. 4, p. 26 et p. 24.
18. Jacques Pierre BRISSOT DE WARVILLE, *Nouveau Voyage dans les États-Unis de l'Amérique Septentrionale, Fait en 1788*, Tome II, Paris, Buisson, 1791, p. 107.
19. Jacques-Pierre BRISSOT DE WARVILLE, *Tableau de la situation actuelle des anglais dans les Indes orientales, et de l'État de l'Inde en général*, n°1, Londres, Cox, 1784, p. 57.
20. *Ibid.*, p. 14.

21. Anonyme [Jacques-Pierre BRISSOT], « Troisième lettre à un créancier de l'État, sur les moyens de soutenir le crédit de la France au milieu des troubles actuels de l'Europe », in *Point de Banqueroute, ou lettre à un créancier de l'État, sur l'impossibilité de la Banqueroute Nationale, et sur les moyens de ramener le Crédit et la Paix*, Londres, 1787, p. 37.
22. Voir notamment Walter MIGNOLO, *Local Histories/Global Designs. Coloniality, Subaltern Knowledges, and Border Thinking*, Princeton, Princeton University Press, 2012, et Walter MIGNOLO, *The Darker Side of Western Modernity. Global Futures, Decolonial Options*, Durham et Londres, Duke University Press, 2011.
23. Frantz FANON, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952.
24. Paul GILROY, *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience* (trad. Charlotte NORDMANN), Paris, Éditions Amsterdam, 2010.
25. Voir surtout David ARMITAGE, « Three Concepts of Atlantic History », in David Armitage et Michael J. Braddick (ed.), *The British Atlantic World, 1500-1800*, New York, Palgrave Macmillan, 2002, pp. 11-27.
26. George E. MARCUS, « Ethnography in/of the World System : The Emergence of Multi-Sited Ethnography », in *Annual Review of Anthropology*, vol. 24, 1995, pp. 95-117.
27. Sabine DELZESCAUX, *Norbert Elias : une sociologie des processus*, Paris, L'Harmattan, 2001.
28. Voir notamment Julian GO et George LAWSON (dir.), *Global Historical Sociology*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017 et Gennera ASCIONE et Iain CHAMBERS, « Global Historical Sociology : Theoretical and Methodological Issues », in *Cultural Sociology*, vol. 10, n°3, 2016, pp. 301-316.
29. Aimé CÉSAIRE, *Discours sur le colonialisme, suivi de discours sur la négritude*, Paris, Présence Africaine, 2004 et William E. B. DU BOIS, « Le Nègre et le ghetto de Varsovie (1949) », in *Raisons politiques*, vol. 1, n°21, 2006, pp. 131-135.
30. Robert BLAUNER, *Racial Oppression in America*, New York, Harper & Row, 1972.

RÉSUMÉS

Né en 1754 à Chartres, Jacques-Pierre Brissot est un homme du peuple qui s'est fait homme de lettres, attiré par les Hautes Lumières et sa modernité. Il aspirait à suivre l'itinéraire d'un Voltaire ou d'un d'Alembert, à devenir un homme de lettres en place. Mais la société d'ordres lui rappelait qu'entre ses désirs et sa position, il existait une ligne de fracture qui s'appelait « privilège ». L'histoire de Brissot est celle de sa double conscience, issue psychique de sa liminalité sociale, pris entre une couche supérieure qui ne veut l'admettre en son sein et une couche inférieure dont il souhaite prendre ses distances. Cela faisait de lui un « méplacé », aussi étranger à lui-même qu'il l'était envers sa propre société. Son histoire est celle d'une « subjectivité voyageuse », tâchant de subvertir sa position et son identité fracturée depuis sa « République Atlantique ». Mais au-delà de cette déprise apparente, cette République élémentaire fut également l'espace-temps d'une nouvelle emprise : derrière les paroles et les gestes de la modernité réalisée de Brissot, se cachaient ceux d'une autre colonialité qui se constituait en deçà et à l'image de son sujet.

Jacques-Pierre Brissot, born in 1754 in Chartres, was a commoner attracted by High Enlightenment and its modernity. He longed to follow in the footsteps of Voltaire and d'Alembert

and become recognized as a man of letters. But French Monarchic society was there to remind him that there was a threshold called “privilege”, which kept him from fulfilling his desire of being recognized as a man of letters, acquiring the position he craved for. The story of Brissot is that one of the double consciousness, generated by the psycho-social tension of being caught between two social classes, a superior one which rejected him and an inferior one from which he was trying to escape. He felt “misplaced”, a stranger to himself and within his own society. His story is one of a “travelling subjectivity”, trying to undermine his lack of position and his fractured identity from his “Atlantic Republic”. But this elementary Republic was also the time-space of a new ascendancy: an another world tainted by colonialism and its many repercussions, emerging from Brissot's vision on the modern world lying behind his words and gestures.

INDEX

Mots-clés : Brissot de Warville, double conscience, République Atlantique, modernité, colonialité, liminalité